

LECTURES

CNRS Éditions | « Hermès, La Revue »

1994/1 N° 13-14 | pages 361 à 401

ISSN 0767-9513

ISBN 227105138X

DOI 10.4267/2042/15537

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-1994-1-page-361.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour CNRS Éditions.

© CNRS Éditions. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

fonction de l'intérêt national, l'internationaliste qui s'intéresse aux grandes forces agissant sur la scène mondiale et le sociologue qui traite d'aires culturelles spécifiques. Ne faudrait-il pas y adjoindre le spécialiste de la communication qui analyse les conditions d'internationalisation de l'espace public ?

Jacques Sémelin
CNRS, Paris

Philippe BRETON, *L'Utopie de la communication*. Paris, La Découverte, 1992.

A l'origine de ce livre, il y a le travail de recherche que l'auteur avait entrepris en collaboration avec Serge Proulx, publié en 1989 sous le titre « *L'explosion de la communication* »¹. Cet ouvrage fournissait un ensemble de données statistiques et factuelles de grande envergure dont Philippe Breton a senti le besoin d'extrapoler les résultats afin de répondre non plus au comment mais au pourquoi de la recherche réalisée. D'emblée, émerge une question : pourquoi la communication a-t-elle pris autant de place dans nos sociétés modernes ? Que la réponse en soit donnée dès l'introduction montre le caractère de l'ouvrage : un essai, rentabilisant son fonds de savoir pour émettre avant tout un jugement dont il servira à étayer les arguments. La communication est, pour Ph. Breton, la *valeur* montante de nos sociétés occidentales ; son caractère *utopique* conduit à des *effets pervers* qu'il faut dénoncer. La valeur, l'utopie, les effets pervers : trois axes de réflexion qui articulent l'ouvrage.

La promotion de la communication au rang des valeurs a lieu à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Trois causes concurrentes viennent creuser sa place. Premièrement, la barbarie sans précédent qui venait de s'achever avait déstabilisé profondément les valeurs issues de l'idéologie positiviste du XIX^e siècle. Or, cette barbarie, qui a entraîné le génocide des Juifs comme celui des indiens d'Amérique, Hiroshima et le goulag, semble n'avoir été possible que parce qu'elle était dissimulée, parce qu'elle résultait d'une conspiration contre l'humanité. La communication apparaît dans ce contexte comme une valeur « post-traumatique » disqualifiant toute mise au secret. En second lieu, une théorie mathématique de la communication élaborée en 1942 par Norbert Wiener infiltre progressivement les milieux scientifiques. Cette théorie a prétention de fixer les lois générales de la communication et — là réside toute la portée sociale de cette théorie — d'en assurer le contrôle : « *c'est là une grande originalité, pour la première fois peut-être dans l'histoire du savoir moderne, une science prétend contenir tout à la fois sa théorie et sa pratique, les conditions et les conséquences de son emploi et, pour finir, son éthique* » (p. 16). La communication devient une valeur du moment qu'elle permet une régulation sociale contrôlable. Enfin, troisièmement, l'expansion rapide et massive des nouvelles techniques de communication assoit la crédibilité concrète de la nouvelle valeur, sa mise en pratique dont les débuts, on le sait, ont été euphoriques, décuplant l'imagination des vulgarisateurs scientifiques, des prophètes et des romanciers d'anticipation.

Wiener, lui-même, accompagne sa théorie de la communication de digressions où va se révéler, au plan de l'action politique et sociale, le caractère éminemment utopique de ses aspirations. Le monde, selon Wiener, est un réseau de relations ou médiations. C'est ce que Ph. Breton appelle son « *illumination médiologique* ». La société moderne peut tout entière s'interpréter en termes de communication ; à la fréquence et à la solidité des liens de communication se jauge le facteur d'ordre social, tant dans le domaine politique que social ou éducatif. Cette utopie redéfinit l'homme : celui-ci n'est plus dirigé par le biologique, il n'a ni âme ni presque plus de corps : c'est un homme sans intérieur, un pur « *homo communicans* », défini par sa capacité à communiquer, à gérer sa représentation.

Ce nouveau modèle de société est bien sûr utopique. La rationalité y tient lieu de parangon dont l'homme n'a plus l'exclusivité ; les machines à communiquer — l'ordinateur au premier plan — produisent mieux que lui du rationnel à l'état pur, c'est-à-dire *transparent*. « *La nouvelle société s'articule autour du thème fondamental de la transparence sociale, qui concerne indissociablement l'homme et la société. Ce thème [...] est à la base de tout projet utopique. [...] grâce à la communication, l'homme est transparent à la société et la société est transparente pour l'homme. Les médias modernes fonderont leur politique d'expansion sur le thème : rien, nulle part, ne doit jamais plus rester secret.* » Mais nous savons désormais que les médias sont au contraire des sémiotiques qui opacifient (détournent, manipulent) l'information qu'ils transmettent, et que l'intelligence artificielle comprend toute la péjoration de son qualificatif : elle est toute culturelle et faillit contre sa nature en raison des apories idéologiques qui ont procédé à son élaboration technologique.

Mais bien davantage que le caractère allègrement utopique de son programme et les déboires qu'il a connus, il faut regretter les conséquences néfastes, malheureusement bien réelles, de la communication. La prolifération des usages de communication, en termes d'outils (les médias), de discours, de valeurs, conduit à l'indistinction et à la confusion des informations proprement dites. La communication, enveloppe indifférente aux contenus qu'elle renferme, la communication attire sur elle tous les regards au détriment de ce qu'elle était censée véhiculer. La transparence qu'on réclame vide de toute substance, les messages de la communication les rend équivalents, absolument relatifs. Cette extension à l'infini du domaine de l'argumentable conduit, sur le plan politique et social, à l'effet contraire de ce que les apologues de la communication appelaient de leurs vœux : loin de la société de tolérance et du consensus que devait produire la transparence générale des liens sociaux, l'attraction des valeurs simplifiées réunissent ceux que désorientent ce relativisme communicationnel. Les idéologies de l'exclusion en sortent renforcées parce qu'elles proposent des cadres de références stables et simplificateurs de l'organisation sociale.

Ph. Breton interroge alors les présupposés de cette utopie. Communiquer, est-ce vraiment se mettre d'accord ? Faut-il renoncer aux différences pour vivre harmonieusement en société ? Par ailleurs, même mise à part toute considération politique, force est de constater que les exclusions se renouvellent ; hors des réseaux de socialité se développent une nouvelle forme de

solitude (liée à la surdimension des villes et au déclin de la structure matrimoniale) d'autant plus pernicieuse, et peut-être plus accablante, que l'isolement n'est plus sociologique mais pragmatique. Que faut-il penser, enfin, de cet homme sans intérieur ? Quand l'espace de la vie privée se restreint de plus en plus, ne constitue-t-il pas une nouvelle forme de déshumanisation ? On le voit, la consistance interne de l'utopie de la communication est très faible. Aussitôt qu'elle se développe, pointent des effets contraires qui rendent en même temps notre société problématique et ses problèmes inatteignables.

On sait que la sociologie de Ph. Breton a pris l'habitude de s'appliquer aux faits sociaux de la modernité. Hier l'informatique², aujourd'hui, par extension, la communication. L'approche de ces domaines nécessite le brassage de données difficilement maîtrisables, guère quantifiables, et doit se permettre de temps à autre quelques raccourcis qui préserve la cohérence synthétique de l'argumentation en passant outre les terrains les moins explorés. Ceci détermine à la fois les qualités et les défauts de l'ouvrage : couvrant une matière vaste, d'une façon synthétique mais en pointant çà et là quelques faits inclinant dans la thèse défendue, *L'Utopie de la communication* a une force de conviction évidente, et chaque nouvel argument vient corroborer le précédent. L'ouvrage a toutefois l'inconvénient d'expliquer *A* et non *A*. Par exemple, on dira d'une part que la communication aspirant au consensus facilite l'accès des idéologies de l'exclusion faisant appel à des valeurs simples, mais en même temps on défend une thèse où l'homme moderne n'est plus gouverné par ses instincts ni par des convictions. Tout cela se combine un peu trop complaisamment pour être réellement concluant. On regrette en outre que les renvois et références philosophiques soient si discrètes ; à peine sont évoquées la thèse de Vattimo sur la postmodernité et l'interprétation épistémique de Foucault, alors qu'il y aurait eu avantage à faire rencontrer l'*homo communicans*, tel que le décrit Ph. Breton, avec l'homme postmoderne de Jean-François Lyotard ou bien encore avec l'*homo aestheticus* de Luc Ferry. C'est ce manque de dialogue théorique qu'on regrettera principalement, parce que dans le genre que s'est accordé d'écrire Ph. Breton, la parole exclusive tourne vite sur elle-même et s'épuise en réitération des mêmes idées et arguments.

Sémir Badir
F.N.R.S., Université de Liège

NOTES

1. Paris/Montréal, La Découverte/Boréal, 1989.
2. *La tribu informatique*, Paris, Métailié, 1990.

Ernst CASSIRER, *Le mythe de l'État* (traduit de l'anglais par Bertrand Vergely). Paris, Gallimard, 1993.

Dernier livre d'Ernst Cassirer, publié quelques mois avant sa mort au printemps 1945 alors qu'il était en exil aux États-Unis, *Le mythe de l'État* tente une reconstruction philosophique du